

Ça file doucement



JOURNAL DU COLLÈGE CÉVENOL, CHAMBON-SUR-LIGNON (Haute-Loire)

NUMÉRO 3 - FÉVRIER 1947

Message amical

Je suis tombé amoureux du petit train à voie étroite dès que je l'ai vu. Il n'avait rien de prétentieux : le confort brillait par son absence, son tracé ne permettait pas les grandes vitesses et il ne pouvait transporter qu'une charge limitée. Mais la petite locomotive avec ses douze roues motrices semblait avoir les qualités d'un vaillant pionnier, on aurait dit une machine conçue exprès pour accomplir une tâche dont des locomotives plus grandes et plus puissantes seraient bien incapables, même si elles l'essayaient, la tâche de grimper vers les hauteurs en s'écartant des chemins battus de la convention et de la tradition.

Aussi ce fut pour moi une véritable joie d'apprendre que vous, élèves du Collège Cévenol, aviez nommé votre revue littéraire « *Ça File Doucement* » en l'honneur de votre petit C(hemin de) F(er) D(épartemental), dont les trains tirent lentement mais dur. Il serait difficile de trouver un meilleur nom. Il est probable que d'autres ont déjà souligné les nombreuses ressem-

blances entre le Collège et le petit train à vapeur : le manque de confort, le personnel limité, le tarif réduit — aussi bien que les pentes remarquablement escarpées qu'il escalade, les magnifiques perspectives qu'on découvre des hauteurs, et l'air frais et vivifiant qu'on y respire.

Nous espérons tous que ces ressemblances continueront à être vraies et que le Collège Cévenol et ses élèves chercheront à frayer des sentiers vers les hauteurs de l'harmonie internationale et de la compréhension entre les humains où d'autres écoles plus timides, alourdies par leur importance, leurs traditions et le succès, s'aventurent rarement. Aussi longtemps que les élèves, les professeurs et les amis du Collège continueront à parler le langage international de l'organisation intelligente, du travail acharné et de l'action bonne, il est certain que le collège ne s'écartera pas de la voie étroite, de la bonne voie. Bon voyage !

Carl Welty.

(traduction Jeanne Theis).

A Friendly Message

I fell in love with the little narrow-gauge train the first time I saw it. It was nothing pretentious : the accommodations were not of the best, the road-bed was too rough for high speeds, and it could carry only a limited load. But the little engine with its twelve driving wheels seemed to be something of a study pioneer, a machine functionally designed to do a job that larger and more powerful engines could not do even if they tried. The job of climbing the heights away from the beaten paths of convention and tradition.

So, it was a distinct joy to learn that you students of le Collège Cévenol had named your literary magazine *Ca File Doucement* after your slow but hard-pulling little C. F. D. train. It would be hard to think of a more suitable name. Very likely others have pointed out the

many parallels between the College and the little steam train: the rough accommodations, the small crew, the low fares — as well as the remarkably steep grades it climbs, the magnificent perspectives of the heights, and the fresh brisk air found there. We all hope that this parallel continues to be a real one in that le Collège Cévenol and her students will seek paths in the heights of international good will and human understanding where other more timid schools, weighed down by size tradition, success, rarely ascend. As long as the students, faculty members and friend of the College continue to speak the international language of intelligent planning, hard work, and good will, it is a certainty that the College will stay on the right track. Bon voyage.

Carl. WELTY.

Ce que nos yeux ont vu

.....

Nous voici à Paris, Madame Sangree et moi, faisant nos derniers préparatifs avant de nous embarquer sur le bateau qui nous ramènera en Amérique. En réalité, nous ne sommes pas à Paris, nous sommes au Chambon-sur-Lignon, qui est pour nous le cœur de la France. Bien sûr Paris est une des villes les plus belles et les plus intéressantes du monde, chaque rue et chaque maison semble avoir une histoire à raconter et excite notre intérêt et notre admiration. Mais au Chambon nous avons trouvé encore mieux que cela. Nous avons trouvé des gens qui, au flanc des collines et sur les bords du Lignon, parmi la beauté des forêts et des prairies, vivent une vie qui est un vrai livre d'histoire, des gens que leur passé semble avoir préparés pour un avenir d'aventure, des gens laborieux qui travaillent dur pour gagner leur pain quotidien, mais qui aiment aller au temple le dimanche et chantent le glorieux cantique : A toi la gloire. Tous les devoirs grands et petits qui semblaient bourrer les journées du pasteur Theis n'arrivaient jamais à étouffer son espoir qu'à un moment de la journée où le soleil se déciderait à briller, et alors, laissant tout, il prenait ses couleurs et ses pinceaux et il essayait de saisir la glorieuse splendeur des formes et des couleurs, des lumières et des ombres reflétée sur les prairies et les forêts du Chambon. Son amour de la lumière est comme un symbole de l'esprit du Chambon. Le pasteur de Seynes semble toujours parler du mystère et du miracle de l'univers. Le pasteur Trocmé poursuit sans cesse un rêve, la vision d'un monde nouveau. Aussi n'est-il pas étonnant que nous ayons trouvé les jeunes du Chambon en train de construire une nouvelle route à travers bois et de creuser les fondations de nouveaux bâtiments où des jeunes de tous pays vont pouvoir étudier, jouer, chanter, apprendre à se connaître et à se comprendre pour construire un monde nouveau dans la paix.

Howard et Elsie Schomer étaient déjà installés au Chambon, quand nous y sommes arrivés le 9 juillet. Ils nous ont dit de venir chez eux pendant quelque temps

et de bien regarder ce qui se passait avant d'entreprendre quoi que ce soit. L'excellent conseil, de ne rien faire pendant quelques jours. Au fait nous nous demandons si nous avons fait quelque chose cet été. Peut-être sommes-nous les mieux placés pour parler du camp de travail, puisque nous avons regardé faire les autres. Nous ne nous sommes pas levés à 4 heures du matin pour aider les filles Theis et leurs camarades à cuire le porridge. Nous étions encore au lit d'habitude quand Hibou sonnait le réveil et le petit déjeuner dans sa corne de vache. Nous n'avons pas été au chantier armés de pioches, de pelles, de haches et de scies avec les équipes de garçons, qui passaient leurs journées à creuser des trous et à briser des rochers. Nous n'avons pas pelé les pommes de terre avec Abby Burgess, ni trié les lentilles pour en retirer les pierres. Nous n'avons pas attiré sur nous la colère de Dick le cuisinier en essayant de l'aider à la cuisine. Mais nous avons observé tout ce qui se passait. C'était curieux de voir à tout moment de la journée et de la soirée des jeunes gens ou des jeunes filles arriver par le sentier à Luquet avec leur sac au dos et demander où ils allaient dormir. On leur remettait une petite tente et bientôt un bonnet de police de plus se dressait dans la prairie. Qui étaient ces jeunes et d'où ils venaient, nous ne l'avons pas toujours su. La traditionnelle présentation des bizuths était accompagnée d'un tel chahut que rien de clair n'arrivait jusqu'à nous. Et puis il faut bien dire que nous étions tellement absorbés à avaler les montagnes de pommes de terre et les océans de soupe qu'on nous servait que rien d'autre ne pouvait pénétrer. Nous n'avons pas conduit de camion, mais une fois ou deux ma vie n'a tenu qu'à un fil, quand Howard Schomer allait chercher des pierres avec un groupe de jeunes Français. A vrai dire cela se passait avant l'arrivée des Anglais, qui devaient se charger de conduire les camions et se mettre à chanter « She'll be coming round the mountain, when she comes », avec des variantes comme « She'll be wearing silk pajamas », choses que les respectables Américains n'a-

Qui est Pingouin !

vaient jamais entendues. Bientôt Allen King allait devenir célèbre en entonnant le chant du bizuth et Bryan Priestman devenir maître des cérémonies, après que Mike Gilderdale eut levé son verre « A notre reine, may her bones never rust ». Avec l'arrivée des Anglais la vie au camp est devenue différente, même la nourriture a changé. Allan Gilderdale donnait des leçons de peinture à Sally, et Cécile était trop occupée pour donner des leçons de français à M. Sangree. Il y avait des compétitions franco-anglaises au base-ball, des parties de chant. On s'anglicisait terriblement quand Herr Krieg, le Suédois, est venu donner au camp une couleur nordique et a introduit un nouveau langage par signes. Mais déjà avant, le copain de John Munsey, qui n'était autre que le géant mythique, le grand épistolier Joe Howell, avait pris en charge non seulement la fameuse bicyclette à l'allure de girafe, mais encore le camp entier. La vie au Chambon s'en est ressentie: Allen Gilderdale a cessé de jouer au tennis, les Français ont renoncé aux grandes ballades au Mézenc, les élèves du cours de vacances sont sortis de leurs cachettes et les Schomer ont abandonné la partie et la vie renaissante du camp pour aller trouver la paix et le repos à Paris, ville paisible et reposante, comme nous pouvons le constater. Car Joe amenait à sa suite 60 wagons surchargés et bâchés sur les voies du tortillard, à la renommée mondiale, notre Ça File Doucement. Ils ont filé doucement, mais ils ont bien fini par arriver, et à leur arrivée, juste à l'heure annoncée par Joe Howell, à 7 heures du matin, j'ai tourné un film du petit chemin de fer à son dernier virage, entrant en gare du Chambon. Quelle journée! Elèves, professeurs, et les gens du Chambon venaient assister à l'invasion suédoise. Troisième invasion en quelques semaines, après celles des Américains et des Anglais. Deux jours trépidants de camionnage, pleins de rumeurs au sujet d'enfants qui s'improvisaient chauffeurs et du Suédois qu'on attendait pour faire de ces piles de bois, qu'élevaient Joe et son armée, de véritables maisons. On s'attendait à voir s'élever une nouvelle maison tous les trois jours. Là-dessus arrive le pasteur Trocmé qui secoue la tête en murmurant quelque chose

sur la neige au Chambon. L'ingénieur Le Vu continuait à chercher des sources et à se demander qui resterait assez longtemps au camp pour achever de creuser les puits. Apparition de Robert Root, venu de Genève, qui a pris de magnifiques photos. Et nous autres nous faisons ce qu'on nous disait, en tâchant de laisser le passage libre aux camions d'Ernest et de Jacques Veillith. Et Joe s'est mis à travailler avec Krieg. Si vous voulez apprendre le langage par signes qui s'est établi alors dans ce camp de travail pour la paix internationale, allez au Colombier et demandez aux colombes de vous en faire une pantomime. Si vous voulez entendre les sons qu'on entendit, allez trouver le pasteur de Seynes et sa fille, seuls à connaître les mystères de la langue suédoise. John Munsey, Peter Whitaker et quelques jeunes Français et Françaises parlent maintenant un drôle de patois. Mais de ce chaos est sorti un village de maisons de bois. Quand l'huile de Putney arrivera on les peindra de leurs vraies couleurs. Mais tout file doucement au Chambon, comme en témoignent maçons et plombiers. Mais enfin, après toute sorte d'obstacles, et d'insuffisance d'organisation, le travail s'est fait.

Au Gerbier de Jones il y a une petite source d'où provient un ruisseau. On le voit traverser une ferme, puis se frayer un chemin vers le bas de la montagne. On dit qu'il devient le plus grand fleuve de France. Cet été au Chambon nous avons trouvé des garçons, des filles, des hommes et des femmes, de qui jaillissait une espérance vivifiante. De ce groupe nous voyons partir un courant spirituel qui commence à faire naître l'espoir chez un grand nombre. Si nous nous mettons tous à unir nos maigres ressources à ce courant spirituel, cela deviendra un jour un fleuve de vie, comme celui dont Jean avait la vision à Patmos, le fleuve qui doit apporter la guérison aux nations. Nous avons le sentiment, Madame Sangree et moi, que le Collège Cévenol, que nous avons vu grandir cet été au chantier, est comme cette source du Gerbier. Il répandra l'esprit du Chambon dans bien des pays lointains et parmi bien des peuples divers.

Carl. SANGREE.

Dingouin est un ancien professeur du Collège...

... maintenant il dirige une école missionnaire à Madagascar.

L'époque héroïque

.....

Depuis longtemps il est question au Collège de camp de construction, de baraques à monter, de route à creuser. Nous étions tous emballés par l'idée de construire nous-mêmes notre Collège, mais sans savoir exactement en quoi cela consisterait et au fond sans y croire vraiment.

Mais un jour il a fallu s'inscrire et les garçons aussi bien que les filles commencent à établir leur programme de vacances, afin de consacrer un certain temps au chantier.

Les examens sont finis et le lundi 1^{er} juillet une équipe de cuisinières arrive, ouvrant ainsi le camp de construction. A 7 heures, les travailleurs, sous la direction de Tam (Henriet) gagnent ce qui devait être la place Edouard Theis. Là, après le coup de pioche symbolique de M. March, le travail commence. Cette journée fut pour tous une journée dure. Les cuisinières durent nettoyer à grands renforts d'eau une cuisine plutôt sale et les garçons partirent à la recherche d'outils qu'il a fallu emprunter un peu partout. Le soir nous sommes heureux de nous étendre sur la paille du Luquet. Le lendemain il fallut se lever à 5 heures. A 5 heures et demie un bon porridge nous attendait aux Heures-Clares et 6 heures nous trouvaient au travail. La route que nous devions ouvrir devait suivre un petit chemin qu'il fallait élargir de 4 mètres. Le sol est bon, le travail avance malgré quelques souches rébarbatives. A 10 heures, c'est avec joie que nous accueillons les cantinières... et les casse-croustes. Puis le « boulot » reprend avec plus d'ardeur et midi voit arriver aux Heures-Clares une bande d'affamés qui passent sous la douche, puis vident en un rien de temps, tous les plats. Et l'après-midi s'écoule doucement ; et les jours passent.

Quelques faits marquent : un jour le camion essaya la route, mais le malheureux chauffeur arracha un arbre au grand amusement des travailleurs. Un autre jour le camion s'embourbe en allant chercher des cailloux ; car sur la route il faut des cailloux... Au bout de trois jours les travailleurs arrivent dans une couche de granit qu'il faut démolir au pic, ce qui retarde le travail au grand désespoir de M. Theis qui, en short, vient nous encourager. Les après-midi se passent à chanter, à discuter ou à somnoler ; quelques-uns vont aussi se baigner. La route avance toujours ; babord fait la course avec tribord (côté gauche contre côté droit). Maintenant nous avons à creuser dans le sol mou, ce qui permet d'employer une partie à l'abattage des arbres et au défrichage. C'est ce moment que choisit M. Sangree pour nous prendre en film. Ce jour-là aussi nous accueillons le premier Anglais Mike. De ce jour là date l'innovation d'une nouvelle langue qui régnera pendant tout le camp : un charabia d'anglais et de français mêlé à des gestes. Un certain samedi il fallut charrier des troncs... L'après-midi M. Shomer nous apprend à jouer au « baseball » et nous passons chez lui une très chic veillée de 14 juillet. Le lundi la balade projetée a lieu : à 1 heure du matin le camion nous emmène au Mezenc voir le lever du soleil. Mais le brouillard et la pluie ont vite fait de nous ramener... La route s'achève et les fondations continuent, les trous se creusent. A remarquer qu'après moult essais le camion arrive à monter jusqu'à la citerne. Il connaît le chemin et dorénavant il sera appelé à y monter souvent. Une fois il dut redescendre faute de carburant. Toute une équipe d'Anglais arrive à peu près à cette époque. Mais quand l'arrivée des baraques ?

Etienne KELLER.

Prononcez dix fois « Ambavahadimitafo » sans vous tromper, ensuite demandez la signification de ce mot malgache à votre préfet...

Lettre d'Henri GIRIAT du Service Civil Volontaire International sur le Chambon

.....

Lyon, le 15 août 1946.

Cher Ami,

Je suis très heureux de la première expérience de chantier, si courte soit-elle (15 jours) avec le regret que les circonstances extérieures m'empêchent pour cette fois de prolonger cette expérience. J'en retire un bien physique d'endurance — que je n'espérais pas tout d'abord — mais un plus grand bien moral encore. Me voilà donc tout acquis aux principes du S.C.V.I. *non pour y avoir pensé intellectuellement, mais pour en avoir fait l'essai expérimentalement.* Aussi, je sens maintenant que j'aurai un peu plus le droit de faire de la propagande pour le S. C. autour de moi.

Voici le rapport que je vous avais promis au sujet du chantier du collège Cévenol: Il s'agit comme vous le savez, de construire dans les bois du Chambon, divers bâtiments préfabriqués en Suède. Les bâtiments viennent juste d'arriver en France, mais le travail bat son plein depuis le 15 juillet, pour préparer les divers terrains (abattage des sapins, nivellement creusement des fondations) pour établir des chemins carrossables entre les divers corps de bâtiments disséminés, pour chercher des sources et creuser des tranchées pour les canalisations. Il s'agit donc d'un bon chantier pelle et pioche. Je participais à une équipe qui avait pour tâche de creuser un espace pour une cave de 16 mètres de longueur, 7 mètres de largeur et 2 mètres de profondeur. Il faut dire que le terrain qu'on manie, relativement souple, que le grand air et le beau temps rendent les conditions de travail exceptionnellement agréables et convenables pour des débutants comme moi.

Voici l'horaire et l'organisation du travail: Lever à 5 h. Petit déjeuner à 5 h. 30. Travail à 6 h. jusqu'à 10 h. Casse-croûte de 10 h. à 10 h. 30. Reprise du travail de 10 h. 30 à 12 h. 30. Temps libre l'après-midi. Il y a donc 6 h. de chantier par jour,

ce qui n'est pas conforme au règlement de 8 h. du S. C. Cette perspective de liberté de l'après-midi a contribué à attirer les étudiants et les jeunes gens, mais je me suis aussi rendu compte que 6 h. de travail de suite, c'est trop pour des débutants, et que cela nuit au rendement des deux dernières heures. Si l'on tient au chiffre de 6 heures, convenable pour de tout jeunes gens et des personnes non entraînées, il serait préférable de les diviser sur les deux demi-journées si l'on voulait obtenir un rendement méthodique.

Le travail est réparti entre équipes, responsables de leur propre chantier.

La nourriture, assurée par les Américains, est saine et copieuse, bien que le grand air creuse terriblement la dent.

L'esprit de ce camp de construction me paraît, pour ses buts, excellent et très conforme aux principes du S.C.V.I.:

1° Ce collège est un collège international et ses animateurs semblent tout dévoués à l'idéal de compréhension entre peuples, confession et cultures indispensables pour une Paix solide;

2° A la construction du collège participent des Américains (fonds et intendance; je souhaiterais qu'il y ait des Américains pelle et pioche, cependant), des Anglais (F.A.U. et I.V.S.P.), au nombre d'une douzaine, des Français au nombre de 25 (entre 25 et 30), élèves, anciens élèves ou sympathisants du collège (gros pourcentage d'éclaireurs).

Les équipes sont autant que possible internationales.

Le travail et la vie de chantier sont extrêmement révélatrice au point de vue des rapports internationaux: malgré une bonne volonté, qui en définitive demeure toujours, Français et Anglais se choquent mutuellement. Les Anglais sont choqués par l'esprit de discussion et l'égoïsme des

Français qui, pour la plupart, veulent toujours faire prévaloir leur point de vue, et quelquefois par le manque de délicatesse de ceux-ci sur des points de détail. Les Français reprochent aux Anglais leur apparence de distance et leur repli entre eux. L'observation me convainc que les difficultés sont accrues par l'impossibilité de communiquer sérieusement entre Français et Français et m'a donc fait sentir ici à plusieurs reprises, la nécessité d'une langue auxiliaire comme l'Espéranto.

Dans le travail, les Français se montrent ingénieux. Ils ont des idées pour améliorer les conditions de travail, mais sont parfois irréguliers dans leur rendement, et surtout querelleurs: les Anglais se manifestent un peu plus lents, mais bien plus disciplinés et méthodiques. (Quelques t're-au-flanc parmi les Français, point parmi les Anglais). En résumé, les Français se distinguent par leur ingéniosité et leur ouverture mentale; les Anglais par sens moral et social et leur régularité dans le travail.

Ces différences éloignent les uns des autres dans le travail, et j'ai constaté, à regret, mais sans pouvoir immédiatement y remédier, que dans mon équipe (de 4 anglais et de 4 français), il valait mieux diviser la tâche entre les anglais et les fran-

çais, les uns d'un côté, les autres de l'autre. On m'a dit que c'était une question de rythme physique; je demeure pourtant convaincu que c'est beaucoup plus une question psychologique, les Anglais préfèrent garder leur autonomie que d'être à la merci de nos sautes d'humeur et de notre égocentrisme. Je suis convaincu, que les différences s'aplaniraient très vite si l'on pouvait s'expliquer clairement et sur ces bases faire un effort sur son caractère personnel: d'où encore la nécessité d'une *langue auxiliaire internationale*.

Je crois vous avoir dit, cher Ami, l'essentiel que ce que j'ai observé. J'espère avoir pu représenter, comme il convient, l'esprit du S. C. là-bas. Je serais heureux si quelques civilistes pouvaient également participer à ce chantier, qui, comme il comprend beaucoup de *jeunes*, pourrait être une pépinière pour le S.C.V.I. et un centre d'entraînement progressif en chantier, en effet, est susceptible de durer les années suivantes, par les améliorations et agrandissements, indéfinis qu'on peut apporter à ce collège qui doit devenir un centre culturel et une véritable université internationale). Aussi ai-je l'intention de pousser Jean Inebnit, s'il passe cet été dans la région lyonnaise, comme nous l'espérons ici, d'aller au Chambon, pour y parler du S.C.V.I.

An English school comes to help

Few of the visitors of many nationalities who came to work at Le Chambon this summer can have known as little as the Bryanston party about the sort of place to which they were coming. We knew no more than that we were going to help to put up some pre-fabricated buildings for a French school. Why then did we come? I suppose it was really in a spirit of adventure and enquiry, for none of us, if we had ever been to France before, had been there since 1939, and we were keenly interested to make personal contact with the people and land of France from which the curtain of war had divided us for so long. The expedition to Le Chambon seemed an opportunity to satisfy our curiosity and at the same time to do some work

which we had been told was badly needed.

If we were the most ignorant of your visitors, I think we were therefore perhaps the most fortunate. For it was indeed a rich and rewarding experience to find that our haphazard excursion brought us into contact with so vital and progressive an institution as the College Cevenol. And little though it was that we could do of a practical nature in the short ten days that we were in the camp, it was something of an inspiration to feel that our humble work was a small contribution towards the furtherance of an educational aim based upon the highest ideals of Christian life and of international understanding.

It was for us a holiday of contrasts. After two days of wearisome and uncomfortable travel we reached Le Chambon late at night with rain falling heavily and thunder and lightning playing round the mountains. As we groped around in the dark trying to find our diminutive tents and to arrange our bedding our natural misgivings were allayed by the cheery welcome we had from Joe Howell and by the substantial meal which had been prepared for us by Dick Ingle, whom we all knew as an old member of our school but whose skill in the kitchen had been hitherto unknown to us. Next day the shock with which we discovered that prefab sections were alarmingly heavy and fatiguing to move about for several hours at a stretch was compensated by the excitement and satisfaction of eventually seeing the dining room rise from its foundations in a surprisingly short time. As the days went on we began to have a personal and possessive feeling about that dining room, though we realised that without the meaningful gesticulations of Herr Krieg and the calm and knowledgeable directions of Paul our clumsy and unskilled efforts would have made but a poor job of it.

Another painful surprise was to find that we were expected to introduce ourselves with a song at our first meal. Solo singing at meals is not an English custom, but having surmounted this ordeal we were able to take a keen interest in watching others undergoing the same torture, and we were even known to start

the chant of « Presentation bizou », though we were promptly squashed for beginning it too early in the meal.

Those of us who were able to share tents with French boys were really glad of the chance to improve their very modest grasp of the French tongue. For we are shy people, and we usually feel nervous about trying to express our thoughts in public in the French we have learnt in the classroom at home, but in the privacy of a tent our diffidence would gradually disappear and we would enjoy trying to find out about the lives and thoughts of our companions.

We carried away many happy memories of Le Chambon ; the glorious beauty of the camp site among the pines ; Mont Mezenc on a clear morning ; the cry of « A la bouffe » when we were hungry and tired ; cosy and cheerful evenings chez Mme. Sangree and Mme. Theis ; the sight of the vast sections of the Director's house being heaved into position ; the horn of Hibou in the clear air ; the ever wise and kindly help of Joe Howell in all our problems ; the inspiration of the evening when Pastor Trocme talked to us ; and above all perhaps the sense of comradeship and purpose in a work so well worth doing. We are grateful for our experiences and the friends we made at the College Cevenol, and we hope that this contact between our schools will not be lost.

Ronald KING.

Coup de main d'une école anglaise

Parmi les visiteurs de nombreuses nationalités qui sont venus travailler au Chambon cet été, il n'y en a sans doute pas beaucoup qui aient su aussi peu que les garçons de Bryanston à quelle sorte d'endroit ils allaient. Tout ce que nous savions, c'est que nous allions aider à édifier quelques bâtiments préfabriqués pour une école de France. Pourquoi donc est-ce que nous venions ? Je suppose que c'était par esprit d'aventure et par curiosité, car aucun de nous n'était allé en France, en tous

cas pas depuis 1939, et nous désirions vivement entrer en contact personnel avec les habitants et le pays de France, dont le rideau de la guerre nous avait séparés pendant si longtemps. L'expédition du Chambon nous semblait une occasion de satisfaire ce désir, et en même temps de faire un travail qui, à ce qu'on nous disait, était tout à fait nécessaire.

Si nous étions les plus ignorants de vos visiteurs, nous avons été, je pense, pour

cela peut-être les plus fortunés. Car nous avons fait, certes, une expérience qui nous a abondamment récompensés, en découvrant que l'excursion, pour laquelle nous étions partis un peu à l'aventure, nous mettait en contact avec une institution aussi amie du progrès et d'une importance aussi vitale que le Collège Cévenol. Bien que nous n'ayons pas pu faire grand chose de valeur pratique dans les dix courtes journées que nous avons passées au camp, cela a été pour nous une inspiration de sentir que notre humble travail a apporté une petite contribution à la réalisation d'une entreprise d'éducation qui a pour base les idéals les plus élevés de vie chrétienne et de rapprochement international.

Ce furent des vacances pleines de contrastes. Au bout de deux jours de voyage fatigant et sans confort, nous avons atteint le Chambon tard dans la nuit sous une pluie battante avec le tonnerre et les éclairs qui tournaient autour des montagnes. Comme nous essayions en tâtonnant dans le noir de trouver nos tentes minuscules et d'y faire nos lits de campeurs, notre irritation bien naturelle fonda devant le joyeux accueil de Joe Howell et le repas substantiel que nous avait préparé Dick Ingle, que nous connaissions tous comme un ancien de notre école, mais dont les talents culinaires ont été pour nous une révélation. Le lendemain, la pénible découverte que nous avons faite en constatant que les sections de maisons préfabriquées étaient terriblement lourdes et fatigantes à manœuvrer pendant plusieurs heures de suite a été compensée par l'excitante satisfaction de voir un bâtiment s'élever sur ses fondations en un temps étonnamment court. A mesure que les jours passaient, nous commençons à éprouver un sentiment de possession personnelle pour ce réfectoire que nous construisions, tout en nous rendant compte que, sans les gestulations de Herre Krieg, le monteur suédois, et les directives calmes et compréhensibles de Paul Marchaud, nos efforts maladroits n'auraient abouti qu'à de bien piteux résultats.

Autre surprise pénible : on s'attendait à ce que nous nous présentions à notre

premier repas en chantant une chanson. Chanter un solo aux repas n'est pas une coutume anglaise, mais une fois subie cette douloureuse épreuve, nous avons pu assister en spectateurs intéressés à de semblables tortures imposées à d'autres, et nous nous sommes même distingués en entonnant le « Présentation, bizuth », pour nous faire promptement rappeler à l'ordre parce que le moment rituel n'était pas encore venu.

Ceux d'entre nous qui ont pu partager une tente avec un Français ont été vraiment heureux d'avoir cette occasion d'améliorer leur très modeste connaissance de la langue française. Car nous sommes timides, et nous éprouvons d'ordinaire une certaine nervosité quand nous essayons d'exprimer ce que nous pensons dans le français que nous avons appris en classe en Angleterre, mais dans l'intimité d'une tente notre manque de confiance disparaissait graduellement et nous, nous avions plaisir à essayer de découvrir la vie et les idées de nos compagnons.

Nous avons emporté du Chambon bien des souvenirs heureux : la glorieuse beauté du camp parmi les pins, le mont Mézenc dans la clarté du matin, le cri « A la bouffe » retentissant quand nous éprouvions la fatigue et la faim, joyeuses et confortables soirées chez Mme Sangree et Mme Theis, le spectacle des énormes sections de la maison directoriale qu'on dressait non sans peine dans leur position, la trompe de Hibou résonnant dans l'air pur, l'aide toujours sage et aimable de Joe Howell dans toutes nos difficultés, l'inspiration de cette soirée où le pasteur Trocmé nous a parlé, et surtout ce sentiment de camaraderie et de participation à un travail qui en vaut vraiment la peine.

Nous sommes reconnaissants pour les expériences que nous avons faites et pour les amis que nous nous sommes faits au Collège Cévenol, et nous espérons que ce contact entre nos deux écoles ne se perdra pas.

Ronald King (traduction E. T.)

As-tu payé ta colisation à l'U. F. P.. Sinon dépêche toi.

Impressions de Suède

En Suède tout le monde circule à bicyclette. Du moins on le croirait. Les rues ont de petites allées séparées, plus hautes que la chaussée et plus basses que le trottoir, pour les cyclistes.

Vous devez faire bien attention en traversant les rues, parce qu'ils prennent leur gauche. Vous avez beau, en pauvre étranger que vous êtes, vous avancer avec précaution jusqu'au milieu de la rue en surveillant le côté gauche; une fois arrivé au milieu, il faut tout recommencer et tâcher de vous rappeler de quel côté il vous faut maintenant regarder. On ne s'y reconnaît plus. Et vous manquez votre tram, si vous l'attendez du mauvais côté de la rue.

Tous les dimanches en été, on voit des processions de gens à vélo, en route pour la campagne, où ils passeront la journée, vélos individuels, tandems à deux, ou à trois, avec un bébé dans un siège fixé au guidon, ou à quatre, avec deux bébés, un devant, l'autre derrière. Il y a même des tandems munis de side-cars aux brillantes couleurs, avec un ou deux bébés dedans.

Dans les gares de Stockholm le vendredi, le samedi et le dimanche, on voit de longues files de garçons et de filles, d'hommes et de femmes à l'air bien portant, sac au dos et chaussés de brodequins à clous. Ils attendent les trains qui les amèneront dans la belle campagne.

Les Suédois respirent la santé. Les filles n'emploient presque jamais de rouge, sauf peut-être pour aller en soirée; elles n'en ont pas besoin.

Stockholm est une très belle ville. En général il y a de l'espace entre les maisons de rapport. Stockholm attache une grande importance à l'air pur, aux pelouses, à la tranquillité et à la beauté. Aussi les enfants ont-ils beaucoup d'espace pour jouer.

Par toute la ville on rencontre fréquemment des places, appelées « *torg* », où se croisent des lignes de tramways. Et les trams ressembleraient à des voiliers fraîchement peints, avec des hublots bleus et des cabines blanches, s'ils n'étaient généralement attachés deux ou trois ensemble.

Chaque année, le jour le plus long, le 21 juin, on célèbre la veillée de l'été. On ne se couche pas de la nuit, et on danse en plein air autour de grands mâts décorés de vert. D'énormes foules quittent Stockholm pour célébrer cette fête, la plupart vont dans une splendide région de lacs, appelée Dalarna. Au fait, il y a une légende selon laquelle les filles qui partent de Dalarna pour voyager à l'étranger ne reviennent jamais en Suède parce qu'elles se marient pendant leur voyage.

En Suède, presque tous ceux qui habitent une maison, et non un appartement, habitent une maison de bois. Ces maisons pour la plupart sont construites tout à fait comme celles du Collège Cevenol. La maison type est quelque chose de tout petit, comprenant un salon, une salle à manger et une cuisine au rez-de-chaussée (pas de chambre à coucher; les lits se plient contre le mur pendant la journée, et il y en a même dans la cuisine); la salle de bains, la salle de jeu et le garage sont au sous-sol. Les forêts sont une des grandes ressources de la Suède. Mais, comme elle n'a pas de charbon, ses habitants doivent se servir de bois comme combustible, et non seulement comme matériel de construction. Les rues de Stockholm sont bordées de hautes piles de bois de chauffage. C'est pourquoi la Suède exporte peu de maisons. Nous avons de la chance au Chambon qu'on nous ait permis d'en avoir quatre.

La Suède a été neutre pendant la guerre. Ses habitants n'ont pas souffert, mais ils ont aidé ceux qui ont souffert. Un parc de Stockholm est rempli de tulipes que la Hollande a envoyées en reconnaissance des secours reçus de Suède. L'Université de Caen, en Normandie, a décerné un titre « *honoris causa* » à un fonctionnaire suédois comme marque de gratitude pour des souliers que la Suède a envoyés en France. La Suède a donné 500 petites maisons de bois pour la reconstruction en Normandie.

Il n'y a pas de quartiers pauvres à Stockholm. Partout où vous allés, d'après l'architecture et le niveau de vie général, vous ne pouvez manquer de conclure que la Suède a supprimé le pauvre;

Les églises font rêver les architectes par leurs vastes proportions et leur vigueur toute nordique. Mais, comme chacun sait, Jésus ne s'intéressait pas aux églises, ni à l'architecture. L'Eglise en Suède est une église d'Etat. Cela signifie qu'elle fait partie du Gouvernement et que quiconque naît en Suède est automatiquement déclaré membre de l'église et chrétien. Mais, comme chacun sait également, ce n'est pas la même chose d'être un chrétien et d'être un citoyen suédois.

Ce ne sont que des impressions. Mais les semaines que j'ai passées en Suède m'ont

convaincu que d'autres nations peuvent apprendre des Suédois ce qui fait leur force. On peut discuter la question de savoir si leur force est cette énergie spirituelle qui crée la poésie, la musique, l'art dramatique et la philosophie, énergie que les Français ont possédée. Mais à coup sûr leur force est celle de l'organisation sociale qui donne à chacun un niveau de vie qui lui permet d'être assez bien logé et assez bien nourri pour jouir de la culture que créent des peuples comme le peuple français.

Joe HOWELL.

Impressions of Sweden

Everyone in Sweden rides a bicycle. Or at least it seems so. Their roads have separate little lanes, above the road and below the sidewalk, for bicycling. And you have to watch out in crossing streets, because their traffic goes to the left. No matter how carefully and with what poise, as a stranger, you get yourself out into the middle of a street, looking to the left, once you get to the middle you have to begin all over again and try to remember in which direction you are supposed to look next. It is very confusing. And you miss trolleys if you wait for them on the wrong side of the street.

Every Sunday in summer, you see processions of people on bicycles going off into the country for the day — single bicycles — tandem bicycles, with two people, or with two and a baby sitting on the front handlebar-seat, or with two people and two babies: one fore and one aft. Or some times, tandem bicycles have little, brightly painted side-cars, with one or two babies inside.

And in the railroad station in Stockholm on Friday and Saturday and Sunday, you see long lines of healthy-looking boys and girls, men and women, with a pack on their backs and wearing heavy, nailed walking shoes — waiting in lines for trains to take them off into the beautiful country.

Swedish people look ever so healthy. The girls almost never use make-up, ex-

cept perhaps for evenings, because they don't need it.

Stockholm is a very beautiful city. Most apartment buildings are separated from each other by space. Fresh air and grass and quiet and beauty are important in Stockholm. So children have a lot of space in which to play.

Throughout the city there are frequent squares, which they call « torg » where trolley lines converge. And the trolleys would look like freshly painted sailboats, with blue hulls and white cabins, if they weren't usually connected two or three together.

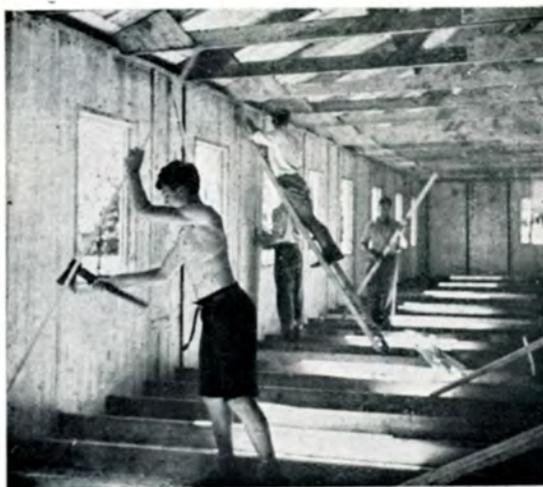
Every summer on the longest day of the year, June 21, they celebrate « Midsummers Eve ». People stay up all night and dance out of doors around tall greenly decorated poles. Great crowds of people leave Stockholm to celebrate, most of them going to a beautiful lake section called « Dalarna ». (And there is a legend, by the way, that girls who leave Dalarna to visit other countries never go back to Sweden because they marry in the country which they go to visit.)

Almost everyone who lives in a house instead of an apartment, in Sweden, lives in a wooden house. Most of them are exactly the same construction as those at the College Cevenol. The standard house is a tiny thing with living room, dining room, and kitchen upstairs (the beds fold

Ci-contre :
La Route



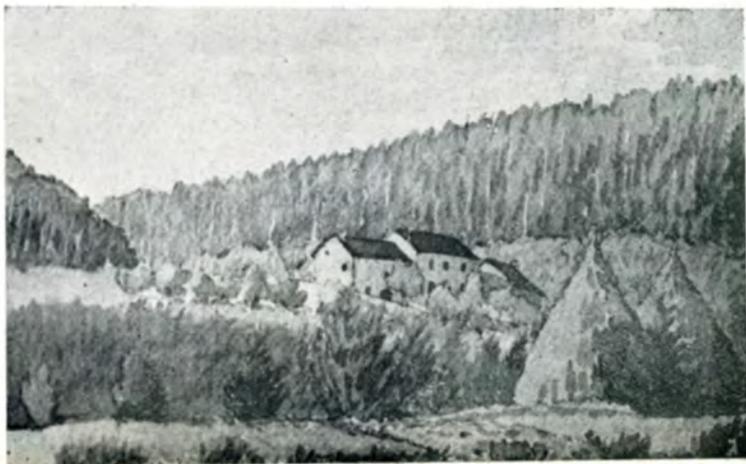
Ci-dessous
**Intérieur
de maison**



Ci-dessous
M^r et M^{me} Sangree



Ci-contre : **Luquet**





Ci-contre :
Crousement de la citerne

**Arrivée des Matériaux
à Chomier**



AVANT LA CONSTRUCTION

à gauche : **Carl Welty**
au fond : **Krieg**
à droite : **Joe Howell**

**Travail en commun
des deux benjamins
du camp**



**Pose des dernières planches
du toit
de la maison réfectoire**

**Construction
de la maison directoriale**



Elèves de Quatrième, Troisième, Philosophie et Mathématiques
pour vos expériences de Botanique, Voici...



Grâce à l'intervention de Monsieur March, par l'intermédiaire de Miss Léninger
le laboratoire du Collège Cévenol s'est enrichi d'un appareil de précision ultra-moderne
Ce microscope nous a été offert par l'école de Northfield

up against the walls, even in the kitchen, during the day) — and with bathroom and playroom and garage downstairs, beneath the groundlevel. Sweden has a great resource in her forests. But with no coal, people have to burn wood as well as build with it. Streets in Stockholm are stacked high with long piles of wood for burning. So Sweden can export fewer houses, and we were lucky that they let Chambon have these four.

Sweden was neutral during the war. Her people have not suffered. But they have helped those who have. One park was entirely filled with tulips sent from Holland in gratitude for Swedish relief gifts. And Caen University in Normandy gave an honorary degree to a Swedish official in gratitude for shoes Sweden sent to France. Sweden has given 500 small wooden houses for the rebuilding of Normandy.

There are no poor sections of Stockholm. You go anywhere and, to judge by the architecture and standard of living in general, you conclude that Sweden has eliminated poverty.

The churches are architects dreams for vastness and northern, Viking-like vigor. But anyone knows that Jesus was not interested in churches or architecture. The Church in Sweden is a state Church. That means it is a part of the government and everyone who is born a citizen is automatically declared a member of the church and a Christian. Anyone knows, too, that being a Christian is something different from being a citizen of Sweden.

These are just impressions. But the weeks I spent in Sweden convinced me that other nations can learn from them where they are strong. Whether they are strong in the spirit which creates poetry and music and drama and philosophy — as France has been — is open to question. But they are strong in the social engineering which gives everyone a standard of living in which they are warm and well-fed and well-sheltered enough to enjoy the culture which people in countries like France create.

Joe HOWELL.



Souvenirs d'une Cuisinière!...

Dans une cuisine étroite et sombre, à la lueur d'une ampoule faible obscurcie de poussière, deux fourneaux noirs sous des serviettes noires, du bois dans un coin, des bidons de lait, deux tables, un tabouret. Sur chaque éminence, le bois, les bidons, les tables, le tabouret, des personnages assis. Au milieu d'eux, en tricot de peau, le calot repoussé sur la nuque, un Quaker américain accroupi gratte dans une marmite. Il y a beaucoup à faire. Profitant de l'absence des cuisinières il tâche de mettre en application ses principes de propreté. Il frotte énergiquement, puis professeur, en pose de danseur russe et la paille de fer à la main, il joint la théorie à la pratique : « It is unclean... » Ce n'est pas propre. Il se redresse pour mieux expliquer : « Ce n'est pas seulement le changement de nourriture qui est cause de la dysenterie, mais la malpropreté : « uncleanliness ». Il pivote sur les talons pour faire face à un personnage en chandail Jacquart qui contemple muettement la scène, assis sur un rondin « unclean » répète-t-il aimablement en montrant les serviettes. « Clean » dit-il en faisant le geste de se laver les mains. « Unclean », conclut-il clairement, en montrant les marmites. Le personnage en Jacquart paraît avoir compris. Il approuve de la tête, et, la conversation ainsi engagée se poursuit sur des sujets divers, politiques et nationaux, avec beaucoup de gestes et force rires. En dépit des différences de principe et des difficultés d'expression, l'entente internationale réalisée dans la joie est parfaite.

On allait pourtant tâcher de remédier à certaines difficultés.

5 heures... il pleut... Sous la tente obscure, devant des bouquets de bruyère fanée qui séchent dans des boîtes de conserves rouillées, les Anglais, cédant au désir unanime des Français, sont groupés silencieusement pour apprendre quelques rudiments de français. Silence. Puis, une voix nonchalemment : « Comment dit-on pour demander un billet dans une gare ? » Une autre voix : « Chambon. C'est suffisant. On te donnera ton billet ». Silence... Puis, poliment, du fond, une voix à nouveau s'élève. Dick, son cahier ouvert sur les ge-

noux, son stylo à la main, interroge :

« Please, Christiane, could you tell me... Quelles formules de politesse quand on fait auto-stop ? Doit-on parler dans l'auto ? Comment doit-on remercier ? » et Dick écrit consciencieusement. Après hésitation, accompagnée d'un sourire, une autre voix : « Comment dit-on à la pâtisserie pour demander certains gâteaux ? » Même jeu que précédemment, une voix en réponse : « Tu n'as qu'à les prendre ». Répartie : « Mais il est interdit d'approcher. Du fond, de nouveau, le voix de Dick, polie, se fait entendre : Please Christiane, could you tell me... Que signifie exactement (il appuie sur exactement) ces expressions que les garçons emploient si souvent : « Vachement au poil ? » Rires discrets. L'argot a fait ses ravages. Peut-être serait-il plus profitable, malgré les réticences de plusieurs, de leur enseigner d'une façon méthodique les mots les plus nécessaires dans un camp comme le leur. Je commence par le début de la journée. « Se lever ». Le mot est connu. « Se laver ». Bryan m'interrompt. « Inutile, Christiane, on ne se lave plus depuis quinze jours : il n'y a plus d'eau à la pompe ». « Manger ». A ma surprise le mot tombe dans le vide. Pas d'écho. Je traduis. Silence. Puis Dick, poliment, du fond : « Please, Christiane, could you tell me. N'y a-t-il pas un autre mot pour dire manger ? » Je cherche vainement en moi un équivalent. Dick aimablement vient à mon secours et suggère : « Le matin quand Hibou nous appelle pour le petit déjeuner, il ne dit pas manger, il me semble qu'il dit quelque chose comme alabout, alabout... » J'ouvre la bouche... mais sans me laisser le temps de répondre, imperturbablement, Dick poursuit : « et les garçons ont composé une chanson sur l'air de Frère Jacques : « Frère Dick, Frère Dick que fais-tu ? Que fais-tu ? Bouffes des tartines. Bouffes des tartines... » Il n'est pas toujours facile d'enseigner le Français au camp, mais c'est parfois fort joyeux.

Les divergences culinaires sont peut-être plus graves encore que les divergences linguistiques. A la cuisine, Dick, devant un amoncellement de choux, un couteau de boucher à la main, un immense tablier,

jadis blanc sur le ventre, m'initie sérieusement : « Nous avons très peu de matières grasses. Nous réservons le beurre pour les petits déjeuners et ne mettons rien dans les légumes. C'est une pitié de gaspiller le beurre frais dans les légumes (très expressivement) : Je n'ai jamais entendu tant de plaintes dans ma vie. » Pensant à la tête des Français devant les légumes à l'eau anglais, je me mets à rire. Dick, un moment, me regarde à travers ses lunettes, sans comprendre, puis brusquement il exprime son opinion : « It's not a laughing matter... » et, l'air profondément scandalisé il poursuit sa douloureuse idée : « Nous avons du mettre le beurre dans les légumes, et manger notre pain sec. » — Heureusement que le « Peanut » de glorieuse mémoire est venu dénouer cette triste situation.

••

Nous sommes en démocratie. Quand le peuple a faim, il ne se fait pas faute de le dire, surtout le peuple français et même quand il n'a pas très faim. Car « si on rouspète pas — s'excuse-t-il à la française, perché sur le mur du jardin. — Alors quoi ? C'est pas rigolo. On s'embête. »

Aussi ce jour-là, jour d'ennui plus lourd peut-être et — disons par une coïncidence fâcheuse — de légumes à l'eau, le Peuple français entre en insurrection. Il envahit le domaine sacré. Sous les yeux de Dick indigné qui mange sur son tabouret sans dire mot, car il ne sait ce qu'on peut attendre de ce peuple incompréhensible : ils sont là une dizaine de grands gars, dans l'étroite cuisine, qui furètent partout, inspectant effrontément le fond des marmites et surtout « rouspétant » bruyamment avec le plus de mots qu'ils peuvent pour embêter le monde : « Regarde leurs têtes, dit l'un, vas-y fort, y râlent dur. » Pour que cela ne se reproduise plus et pour leur fermer la bouche, Dick décide de servir le soir un repas substantiel. Du « Porridge ». Il s'épanouit de joie à cette idée. Du « porridge ». Vous comprenez, on va faire une grande quantité de porridge. On le servira au début, puis, à la fin, s'ils réclament, on leur en offrira d'autre. Ils n'auront rien à dire. Au début de l'après-midi, Dick est très heureux. Vers cinq heures, il commence à s'inquiéter. Qui servira le porridge ? Com-

me personne n'y tient et que l'idée est sienne, il ira. A cinq heures et demi, silencieusement, il sort. Puis, à travers les barreaux de la cuisine, sérieusement, il crie : « Si je ne reviens pas : Adieu. On ne sait jamais. Je vais peut-être me faire lyncher ». Cinq minutes se passent. Quand nous montons à la tente, animées au moins d'une certaine curiosité, de loin nous apercevons Dick courir à notre rencontre, cabriolant, radiéux. « Vous ne savez pas... ils sont très content. Je croyais que j'allais me faire lyncher. Quand je leur ai dit que j'allais leur servir du Porridge, ils ont crié : Hurrah Dick ! » Dick étonné de cette popularité insoupçonnée, a-t-il compris que, si les Français sont empoisonnants dans la forme, au fond il ne sont pas méchants.

••

Les Français sont économes. Cet esprit d'économie se manifeste à l'égard de la nourriture comme à l'égard des clous (ô Perdriset ! Qui en lisant ces lignes ne pensera à toi ?) « Qu'avez-vous fait du reste de poireaux de ce matin ? demandent-ils. Qu'avez-vous fait des patates ? Qu'avez-vous fait du lait ? » Dick n'aime pas servir les restes. Il faut beaucoup de diplomatie pour faire accepter à Dick ce qu'il n'aime pas. Après le déjeuner, pendant qu'il tourne le dos, nous empoignons la marmite de pommes de terre cuites à l'eau et les précipitons dans le reste de porridge ; nous empoignons le reste des haricots et les précipitons à la suite des pommes de terre. Nous avisons enfin un reste solitaire de carottes et nous l'envoyons rejoindre le tout. Un peu d'eau. Nous plaçons la marmite sur le feu. « Qu'est-ce que c'est ? » demande Dick. « La soupe » expliquons-nous simplement. Dick est mécontent, mais ne dit rien. La partie est gagnée. Le soir, avec fierté, nous servirons noire soupe. « Depuis que je suis au camp, je n'ai jamais mangé d'aussi bonne soupe » dit le Suisse-Allemand. Plus tard, nous obtiendrons aussi la permission de préparer, terreux des Anglais, ces nouilles à la française.

Les Américains sont plus proches de nous en matière culinaire, mais ils ont des principes d'hygiène. Dick est bon pâtissier. Un jour, je le trouve en train de rouler soigneusement entre les paumes de ses mains d'étranges boules molles qui sentent furieusement le beurre de cacahuète : « Planut butter ball » m'expli-

que-t-il en souriant. Sans rancune contre le Peanut et sans se préoccuper autrement de leur confection, les Français apprécient les boules. L'Américain, les mains sous la table, suit du regard le plateau qui avance. Quand j'arrive à sa hauteur, sans autrement bouger, d'un air soupçonneux et désignant du menton les boules : « Comment c'est fait ? — Avec du Peanut ! — Non ! mais comment ? ». J'ai compris : « Avec les mains ». Le nez se fronce, la tête se détourne : « Non, merci ». Il aurait été vain de suggérer que les mains de Dick étaient fort propres.

♦♦

Une chose manquait au camp, semblait-il, c'était un culte commun à tous les campeurs. Or, les Quakers venaient de combler cette importante lacune, puisque M. Howell avait annoncé la veille, au repas, avant la tournée quotidienne de « candy » (bonbons), qu'il y aurait désormais un culte tous les matins de huit heures moins le quart à huit heures.

Nous étions réunis ce soir-là, quelques-uns autour d'une marmite de thé et de Ted le Gallois, allé depuis quelques jours avec une angine. Stâhelin, le Suisse-Allemand, fils de pasteur, qui s'était rendu le matin, à l'heure dite, dans la salle de réunion, racontait avec son accent chantant : « Ce matin je suis allé à la salle. Il n'y avait presque personne. Des campeurs sont arrivés les uns après les autres. Au bout d'un long moment, quand le dernier est arrivé, M. Howell s'est levé. J'ai cru que le culte commençait. Mais non. C'était fini. Tout le monde est parti. »

Nous avons de notre côté une autre histoire à raconter, occasionnée par les cultes Quakers. Aimablement, ils avaient invité la population chambonnaise à venir se joindre à eux le mercredi soir à 8 h. 30 à la salle Eyraud. Un mercredi, nous trouvons dans la salle deux dames assez âgées. Timidement, l'une d'elles demande si le culte est public et quelle est la meilleure place pour entendre parce qu'elle est un peu sourde. Nous nous asseyons en cercle, et, pendant une demi-heure, entendons les déclarations de l'appareil acoustique que la brave dame tournait dans tous les sens pour essayer de saisir nos paroles muet-

tes. Au bout de ce laps de temps, découragées, craignant peut-être leur surdité irrémédiablement aggravée, elles quittèrent la salle.

♦♦

Nous ne finirons pas de raconter nos souvenirs de camp. De combien de scènes savoureuses n'avons-nous pas été le spectateur ou l'auditeur amusé ! Et plus qu'amusé, passionnément intéressé !... Car par-dessus tout nous avions conscience, dans ce microcosme international qu'était le camp, de vivre en petit de grands problèmes.

Sur un plan strictement humain, nous étions en proie à l'inquiétude. Car, si personnellement nous sentions le privilège qui nous était donné d'apprendre à vivre avec des frères étrangers que nous pouvions comprendre et connaître et surtout aimer ; sur le plan social les difficultés imprévues mineures que nos anecdotes reflètent gaiement, apparaissaient nombreuses.

Mais nous étions, d'autre part, la proie impuissante de l'esprit qui souffle au Chambon. Il nous semblait dans ce site et cette société uniques, vivre dans un monde à part « un monde avant la chute » de chants, de chahuts, de travail et de joie, d'où ces soucis basement humains semblaient devoir être bannis. Monde où l'on vit par la Foi car les événements, ailleurs les plus invraisemblables nous apparaissent, là, croyables. Monde où nous participions tous à la même volonté de briser la malédiction qui depuis des milliers d'années pèse sur notre humanité divisée contre elle-même, où nous étions enfin « collaborateurs avec Dieu » dans le même travail précis.

Car au-dessus de toutes nos agitations et de nos inquiétudes vaines, dominant le Mézenc et le L'zieux, dans un site impressionnant de beauté, le Collège Cévenol, au nom pour nous si riche de résonances, œuvre surgie de tant d'efforts chrétiens, promesse de tant de jeunes bonheurs, dressait déjà ses barraques blanches.

Christiane VIGOUROUX.

Lecluz :

Si nos efforts pour PINGOUIN vous intéressent... et si vous désirez nous aider...
Ecrivez à Humbert JOURDAN (Cigogne) Collège Cévenol. *Mezci !...*

Ce qu'ils n'ont pas dit

.....

Faire vivre un Collège, et à plus forte raison en construire un, est une entreprise coûteuse, une folie dans l'état actuel de la France et du monde, ont pensé bien des gens, même parmi nos meilleurs amis. Si le Collège Cévenol existe et se construit, c'est la preuve que les miracles sont toujours possibles et qu'il est sage d'y croire.

Quant M. Trocmé cherchait sans se lasser un homme prêt à fonder un collège au Chambon, quand le soussigné acceptait de s'en charger sans argent, sans professeurs ni élèves assurés, quand Milles Pont et Gretillat décidaient de quitter une solide institution pour lier leur sort à la toute petite chose qu'était le cours secondaire du Chambon en 1939, et quand d'autres professeurs de grande valeur ont suivi leur exemple, il y avait dans quelques âmes un peu de cette foi qui transporte les montagnes et à laquelle les miracles répondent.

La foi est contagieuse. En 1941, M. Tracy Strong Junior, venu au Chambon fonder le Foyer d'étudiants qui devait si tragiquement finir (les occupants du Foyer Universitaire des Roches ont été arrêtés par la gestapo et déportés au début de juillet 1943), saisissait l'intérêt que pourrait avoir après la guerre le développement du Collège Cévenol et le signalait à son église, l'Eglise Congrégationaliste d'Amérique. Quand, après l'épreuve, le Collège Cévenol, qui s'était fortifié et développé, a pu reprendre les relations avec l'Amérique, la société missionnaire de cette même Eglise, l'American Board, nous a montré que l'on n'avait pas cessé là-bas de penser à notre œuvre et préparait l'envoi au Chambon de deux de ses meilleurs candidats, M. et Mme Schomer, qui, sans l'avoir vu, ont cru au Chambon et à son Collège.

Puis il y a eu le voyage du directeur et celui de M. Trocmé en Amérique. On nous demandait de parler dans des églises, dans des écoles, devant des groupes variés. On nous disait : « Parlez. Personne ne peut prévoir ce que cela produira dans les esprits et dans les cœurs ». Nous avons parlé, nous avons écrit. Et le miracle s'est encore une fois produit. Notre foi s'est com-

muniquée à quelques personnes, et tout particulièrement à M. Carl Sangree, pasteur de l'Eglise Congrégationaliste, et à sa femme, qui a été pendant longtemps sous-directrice de l'école de jeunes filles de Northfield, une des fameuses écoles fondées par Moody.

Tandis qu'en France nous reprenions le collier, et que le Collège faisait l'achat du terrain de Chomier avec des fonds empruntés en France et en Suisse, M. et Mme Sangree enthousiasmaient les jeunes des écoles de Northfield, de Mount Hermon et de Putney, des collèges de Woster, de Swarthmore et de Smith College, et gagnaient au Collège Cévenol de nombreux amis parmi les Congrégationalistes, les Quakers et les Presbytériens. Et ce furent les séjours au Chambon de John Munsey, de Joe Howell, que nous avons envoyé pour plus de trois mois en exil en Suède, où il a lutté avec une énergie farouche pour obtenir les « baraques », de Mary Coxhead, Carl Welty, Dora Mussgang, Ralston Thomas, d'autres encore, et surtout de Jack Mote, John Elliott et des Sangree eux-mêmes, sans parler des nombreux visiteurs.

Autre miracle : la même semaine arrivaient au Chambon les maisons de Suède, les vitres de Saint-Gobain, les clous de la Croix-Rouge Internationale de Genève et les outils donnés par l'école de Putney, couronnement des efforts persévérants de Joe. Et les fonds pour l'achat, le transport et la construction des maisons provenaient pour la plupart de ces nombreux amis que les Sangree nous avaient faits et qui, peu fortunés en général, faisaient pour nous de véritables sacrifices. Et il en a été de même de l'achat de Luquet, le rêve de Carl Sangree, et de sa mise en état.

Comment maintenant exprimer notre reconnaissance d'abord à l'auteur de tous les miracles, et puis à ceux qui ont cru avec nous au Collège Cévenol, et ont agi en conséquence, parce qu'ils se sont laissés saisir par cet esprit qui entraîne les hommes les uns vers les autres, pour qu'ils soient un ? Vous devinez la réponse : En les imitant.

Edouard THEIS.

1 frane + 1 frane = 2 franes pour Pingouin !...

Derziere efforts!...

Quel a été notre étonnement quand nous sommes arrivés au Chambon en octobre. A Chomier ce qui, à la fin du mois de juin n'était encore qu'une colline recouverte de genêts était devenu un petit hameau. Nous étions tous très curieux de visiter ces quatre maisons dont la construction nous semblait l'année dernière très chimérique. Nos projets étaient réalisés. Quelques-uns de nous au mois de juillet avaient construit la route, abattu les arbres, coupé les genêts et creusé des trous. Beaucoup étaient partis découragés, très fatigués et craignant quelquefois qu'on serait obligé de reboucher les trous, parce qu'ils n'étaient pas à leur place exacte, ou même peut-être faute de maisons. Eh bien non, dedans il y avait des piliers, qui soutenaient déjà de belles maisons. Les premiers jours d'octobre virent un défilé incessant de visiteurs, parents d'élèves, élèves eux-mêmes ou autres personnes de l'extérieur. Tous ces gens inspectaient, contrôlaient si les clous étaient bien enfoncés, prenaient des photos et posaient d'innombrables questions. Il y avait aussi des élèves qui passaient leur temps libre à clouer les planches de treetex; parmi eux il y en avait qui attendaient les résultats du baccalauréat, d'autres qui arrivaient en avance pour la rentrée.

Mercredi soir, le 2 octobre, on inaugura la maison réfectoire, la première terminée. M. Howell organisa dans la magnifique salle à manger une soirée où furent invités toutes les « huiles » du Collège et les élèves qui travaillaient au chantier. On commença par des danses folkloriques, et ensuite la danse nous offrait de beaux spectacles variés; M. Howell, toisait de ses deux mètres, ou presque, ses petites cavalières; Jack nous fit des démonstrations de danse. La variété des divertissements offrait à tous quelque amusement. Même les amateurs de thé, de biscuit et de beurre de « cacahuète » purent être satisfaits.

Mais ce qu'il y a de plus important dans cette soirée c'est qu'elle marquait un tournant dans la vie du camp.

A partir de ce jour le système de travail allait changer. M. Theis et les professeurs avaient décidé que les élèves pourraient consacrer deux demi-journées à la construction du Collège. Tous les jours il devait y avoir sur le chantier un certain nombre d'élèves. Le vendredi matin à la réunion d'ouverture du Collège tous les élèves furent invités à participer aux travaux. L'après-midi, de nombreuses équipes se formèrent et le travail avança rapidement. M. Howell devait partager le travail entre tous, il devait aussi apprendre à certains à planter des clous correctement. Les jours suivants on ne fut pas toujours aussi content des travailleurs. Il y avait un peu de désordre, les élèves étaient trop irréguliers pour qu'on puisse former des équipes. Mais malgré cela une troisième maison était bientôt terminée, et on put concentrer tous les efforts sur la maison directoriale qui était beaucoup plus compliquée.

Un dimanche, des Stéphanois montèrent pour travailler. Ce jour-là, M. Theis, en bleu de travail, M. Tissot et M. R. cœur travaillèrent au plancher. Mais ne croyez pas qu'il n'y ait eu que des élèves ou des professeurs pour achever la construction des premières maisons du Collège. Il y avait des Anglais et des ouvriers. Les Anglais nous quittèrent au milieu du mois d'octobre. Deux Américains, Jack Mote et John Elliott restent et dirigent les travaux en remplacement de M. Howell. Il reste encore d'autres jeunes volontaires qui étaient déjà là cet été. Et puis il y a toujours un monteur Suédois qui guide les travailleurs. Maintenant, au début de novembre, tout est presque terminé. Tous les travailleurs vont bientôt s'arrêter pour reprendre au printemps de nouvelles constructions si c'est possible.

Roger HOLLARD.

En trois mois l'U. F. P. a envoyé 7 caisses, soit 70 kgs de fournitures scolaires. Nous devons nous surpasser cette année. Au travail !..

Liste des élèves ayant travaillé au Collège Cévenol

Eté 1946 — Juillet Septembre

Garçons

FINE Hervé.
ZUBER Christian.
FILLIT Gérard.
FILLIT Olivier.
CARILLAT Pierre.
CARILLAT Jean.
CLOT Henri.
KELLER Etienne.
MALEPRADE (De) Et.
BERTRAND J.-Pierre.
DUSAUGET Marc.
JAKUBOWSKI Walter.
LIEB Jean.
PRUD'HOMME Roland.
JUVIN Philippe.
BOSSARD Jean.
LEININGER Claude.
LUGBULL Daniel.
HENRIET Marcel.
GERVAIS Paul.
PARTENSKY André.
LE GOUIS Georges.
DREYER Henri.
DREYER Pierre.
CHAUVINC Pierre.
JOUVE Marcel.
GIRARD Hubert.
COMBIER Paul.
RIBAUTE Emile.
LUNG Louis.
HOLLARD Jean.
HOLLARD Daniel.
HOLLARD Roger.
HOCHÉ Daniel.
CHAUDIER Alain.
HERMAN Claude.
ALBARIC Jacques.
ALBARIC Alain.
FOURETS René.
DIETRICH Alain.
BOUTTIER Bernard.
COUTURIER L. (Hibou)
CHAVE Léon.
PERDRIZET Jean.
CLAVAIROLY Daniel.
ROBERT André.
WEBER Francis.
PERRET Jean-Paul.
BERNARD Michel.
GRILL Alain.
DUCHENE André.

DUCHENET Bernard.
BESNARD Jean.
ASTIER Henri.
CAZALIS Christian.
ROUX Henri.
RIVIERE René.
APPIA Dan'el.
DESPOIS Raymond.
NEBOIS Pierre.
KIRCHENER Jacques.
FREYCINET Hubert.
GIRIAT Henri.
LAURIOL Emile.
HOHBERGER Alfred.
MARTEL Robert.
NOYER Pierre.
VIENNEY Jean.
TROUPEL Jean.
WAVRE Etienne.
MARCESSE Jean.
BERNINGER Eric.
LOMBARD Jacques.
BEUMIER William.
RAOUL-DUVAL.
DRILLON Marc.
MARTY Philippe.
JOURDAN Humbert.
REY-LESCURE.
WORM (De) Adrien.
AMBRUN André.
BROSSAULT Henri.
VILLAIN (Le) Robert.
ANTONIN Michel.
WALBAUM Antoine.
LORTAL.
LAVIALLE Guy.
BERTRAND Freddy.
RICHEMOND (De) Jacq.
LENGEREAU Marc.
BOST André.
HERITIER Francis.
HERITIER Arnold.
LANGLADE (De)
HANO Jacques.
ETIENNE Jacques.
SAGNES Francis.
HAON Pierre.
FREYCHET Pierre.
FREYCHET Alfred.
FREYCHET Jean-Louis.
FREYCHET Michel.
MARCHAND Paul.
VIGNAL Christian.

VEILLITH Jacques.
NARDIN Henri.
LOUYS Philippe.
MABILLE Michel.
ORIEUX Pierre.
BONNEFOIS Dan'el.
FOUGEROL Edmond.
CREVOLIN Hubert.

Filles

BARRAUD Héténe.
BERTHOUD Claude.
DE SEYNES Isabelle.
THEIS Louise.
THEIS Marguerite.
THEIS Jacqueline.
THEIS Françoisine.
THEIS Jeanne.
PAYRARD Ginette.
LICHTENBERGER Gen.
BLANC Mireille.
CHAUVINC Geneviève.
GRAND-GEORGES L.
SORG Liliane.

ETRANGERS

Hollande :

PLESMAN Jur.
AALDERS Jean.

Suisse :

STAECHELI Peter.
JEANNET Pierre.
JEANNET Marcel.

Suède :

KRIEG.

Espagne :

CABEZA-FIDEL.
KAO Joseph.
CANO Jean.

Angleterre :

BRYANSTON SCHOOL.

KING.
PRITTARD.
SCOTT.
ELIJOT.
BRINTON.

Angleterre (suite)

ROLFE.
MATHEUS.
HENDERSON.
CHILDS.
WINFIELD.
F. AU.
GILDERDALE Micke.
GILDERDALE Allen.
LAW Tony.
KING Allen.
WHITAKER Peter.

INGLE Dick.
PRIESTMAN Brian.
TAYLOR Gordon.
KIRK Ernest.
MORRIS Leslie.
PARRY Ted.
LOMAX Stuart.
LONG Mike.

Amérique :

WELTY Karl.
MOTE Jack.

MUNSEY John.
HOWELL Joë.
ELLIOTT John.

Anglaises :

OSBORN Monika.
HORDER Rose-Marie.
SIMPSON Alleen.
WYHELPTON Evelyne.

Américaines :

BURGESS Abby.

N'ayant pu avoir de listes complètes, nous nous excusons auprès de ceux dont le nom ne figure pas sur le journal. Ceux-ci devront se faire connaître à la direction du Collège.



PRIX :



VIVE LA QUINLE !